

Butor (Michel)

Publié :

Michaël La Chance, Jacques La Mothe, Georges Leroux, Michel Pierssens, Michel van Schendel, *Michel Butor à l'UQÀM*, Service des Bibliothèques de l'Université du Québec à Montréal, 1987. Cf. « La page », p. 12-13.

LA PAGE

La page

Pour Michel Butor

La première désillusion de l'écrivain c'est de toujours écrire à partir de ce qui était écrit et non pas à partir de la vie, de ne chercher qu'à y substituer ses propres écrits pour trouver un commencement. La deuxième désillusion de l'écrivain c'est de choisir les mots non pas à partir de leur résonance dans la caverne des morts mais à partir de leur mise en page. Les exigences de la typographie nous font connaître la place des mots. L'écrivain disparaît entre le typographe et l'éditeur, parce que le texte est devenu une matière première qui en reçoit les interventions plastiques.

Le lecteur idéal est celui qui lirait la page d'un seul coup d'œil, et serait ainsi en mesure de saisir la juxtaposition des choses et des époques sur une même plage de visibilité. Ce lecteur redécouvre et renouvelle la page : ce n'est pas au-delà de la page que commence le réel, la page est le point de vue qui ne surplombe pas les choses mais dans lequel elles ont le pouvoir de se transformer les unes dans les autres.

« quand le blanc du papier devient celui des yeux et des dents
et les limites de la feuille momentanément celles de la réalité.
»

Maintenant que le geste typographique disparaît, survient une conscience aiguë du déploiement de la littérature comme bibliothèque. Lire est comme écrire : c'est s'approprier et transformer des textes, soit les substituer et les recomposer dans leur inter-lisibilité. Les textes sont découpés et renvoyés les uns aux autres : derrière le texte c'est toujours la langue dont on voudrait découper les champs lexicaux pour les juxtaposer dans des

occurrences et des parcours sémantiques nouveaux : on assiste alors à un phénomène de fusion, les textes se ressoudent dans un mouvement qui part de la page elle-même, mouvement par lequel elle va aux autres pages.

La page Butor ne fait pas que redistribuer notre bibliothèque personnelle et confondre tous les idiotismes, elle cède à un mouvement de dispersion qui accuse l'éloignement des textes les uns des autres. Il n'aurait pas écrit autant qu'il aurait encore projeté l'écriture en expansion continue : c'est dans nos vies que l'on croise la page Butor une fois, deux fois, en des espaces de plus en plus raréfiés, en feuilletant le livre, au tournant de la page, il y a encore une page Butor. Alors nous regagnons ce pouvoir de nous transformer à l'intérieur des choses que nous réservait la page, nous échappons au système de relations qui règle notre existence.

Un grain de sable ne peut arrêter la machine mais peut l'enrayer sérieusement et il faudra reconstruire la machine autour du grain de sable. Celle-ci ne ressemblera jamais à la vie humaine : elle est comme un miroir devenu aveugle et pulvérisé, seuls quelques fragments en retiennent l'éblouissement. Et ceux-là nous rappellent que dans la volonté d'être brillant et indestructible, nous gagnons l'éclat par la dureté, la dureté par l'éclat.

Il faut ainsi concentrer nos énergies pour ne pas nous dérober à l'affrontement, il faut chercher à dire autrement que tout ce que le pouvoir fait dire. Car ce qui se fait entendre ce n'est pas ce qu'on a voulu dire mais l'écart entre ce qu'on a cherché à dire et cela qui se dit tout le temps, en tous lieux, à tout moment, et qui prend l'épaisseur d'un silence. Sans rien dire il nous le fait entendre autrement, nous laisse trouver dans une page un rapport différent à l'assourdissement de nos vies.